



Marges
Revue d'art contemporain

21 | 2015
Manifestes

Daniel Foucard « Degré 48 »

Entretien avec Sophie Lapalu

Sophie Lapalu et Daniel Foucard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/marges/1044>

DOI : 10.4000/marges.1044

ISSN : 2416-8742

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2015

Pagination : 118-122

ISBN : 978-2_84292-441-6

ISSN : 1767-7114

Référence électronique

Sophie Lapalu et Daniel Foucard, « Daniel Foucard « Degré 48 » », *Marges* [En ligne], 21 | 2015, mis en ligne le 01 octobre 2017, consulté le 07 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/marges/1044> ; DOI : 10.4000/marges.1044

Daniel Foucard

« Degré 48 »

Entretien avec Sophie Lapalu

Sophie Lapalu : *Vous avez été invité en résidence d'écriture aux Laboratoires d'Auberwilliers. C'est dans ce cadre qu'est né le projet « Degré 48 », soit 10 soirées de performances, conférences, concerts qui se sont déroulées d'avril 2013 à février 2014, et pour lesquelles vous avez invité des artistes ou théoriciens à s'emparer de l'espace des Laboratoires.*

Comment est né ce projet ? Était-ce une initiative des Laboratoires ou une proposition de votre part ? Cette question est plus importante qu'elle n'y paraît – je crois – car vous faites une distinction très nette entre vos travaux commandés, que vous nommez « offshore », et vos écrits, « le raffinage », dont vous êtes l'unique instigateur.

Daniel Foucard : J'ai toujours eu un goût prononcé pour les avant-gardes, les mouvements sociaux et sociétaux, les groupuscules flanqués de leurs tracts et autres

manifestes, donc un goût pour l'histoire de la modernité. Si d'autres attirances, souvent opposées, sont venues s'y ajouter depuis, il reste que la forme même d'une déclaration révolutionnaire confinée dans un superbe isolement, indifférente aux ralliements, exagérée voire délirante, est un outil libérateur que je rêvais d'activer d'une manière ou d'une autre.

La formule d'une résidence d'écriture associée à un lieu ouvert au public, se prêtait à cet exercice. J'avais juste besoin d'une compréhension active des personnes concernées par ce projet, laquelle s'est vite muée en une complicité ayant admirablement simplifié la chose. Je dirais presque que l'origine du projet est son organisation, sa réalisation et son aboutissement. L'idée de faire proclamer, mais surtout de commander, des manifestes à des artistes qui n'y avaient même pas songé, avait certes besoin d'une déclaration de principe forte, d'un protocole

assez précis qu'Alexandra Baudelot et Mathilde Villeneuve [co-directrices des Laboratoires d'Aubervilliers NDLR] ont renforcé, mais surtout d'un enthousiasme collectif. Alors, *offshore* ou *raffinage*? Sûrement *offshore*, vu ce principe de commande pour une prestation scénique, commande orchestrée par mes soins, conforme aux attentes du programme de résidence en Île-de-France. Mais également *raffinage*, soit un livre, hors commande, donc de ma propre initiative, puisque ces soirées ont été autant de confrontations, de prises de notes, préludant à l'écriture d'un ouvrage dont j'ai maîtrisé les tenants et aboutissants en complète indépendance vis-à-vis de l'ensemble. Son sujet, par exemple, abordant l'addiction sexuelle, les paraphilies voire la postsexualité, n'a nullement fait écho à un manifeste proposé dans le cadre de « Degré 48 ». Les artistes invités ont surtout détourné la fonction de manifeste, mon livre, intitulé *Sexes*, fera de même [le livre est paru en 2014 aux éditions Inculte NDLR].

SL: *L'ouvrage né de cette résidence est donc indépendant de ce qui a été « manifesté » dans « Degré 48 ». Cependant, peut-on lire dans ces invitations multiples le manifeste de votre propre vision du travail d'écriture? Soit non pas une tâche solitaire, telle qu'on peut se la représenter, mais sociale?*

DF: Il y aurait trop à dire sur cette notion de travail solitaire que j'accorde à une vision de la littérature, effort minimum demandé à celui qui cherche sa voie. Cette vision est tout autant une synthèse de notre environnement qu'une agitation intime. Je n'use pas d'une documentation fouillée pour mes livres, ni d'un *sampling* ni d'un *zapping* désabusé, mon matériau reste l'imaginaire. Ce comportement, car c'est de l'ordre du

comportemental, se démarque des usages littéraires contemporains. Persuadé que le savoir et son mythe sont à réinventer, à recomposer, avec les moyens du bord, je retraite les informations disponibles par le filtre d'un réel traduit, du rêve et du virtuel. Les personnages que je fais parler sont eux-mêmes fictifs, les noms propres inventés, au point d'avoir conçu récemment un faux ouvrage collectif, composé de plusieurs écrivains ou prête-noms, s'exprimant au sujet d'un personnage bien réel, lui, Bill Gates.

C'est une problématique obsessionnelle de l'écriture: à qui donner la parole, de quel droit et de quel endroit? Peut-on envisager la littérature comme une éloquence subjective mais collective, un désir d'inciter sans vouloir rassembler, de mobiliser sans but? La réponse est hors de toute littérature engagée au sens usuel du mot, écartant d'emblée suivismes et colères. Qu'elle produise plutôt un style, un genre spécifique. Proclamer et faire proclamer de manière complexe et équivoque, ne pas craindre allégories et allusions, surtout ne pas témoigner, ne pas raconter d'histoire pour raconter, ne pas chroniquer ni décrire, tel serait le fondement secret d'une écriture de fiction, dont le manifeste est le troublant modèle.

SL: *Pourquoi avoir décidé de faire de ces soirées le « lieu spécifique pour promouvoir l'exercice du manifeste d'art, du manifeste littéraire ou autre du même genre »?*

DF: Précisément parce que c'était le premier volet du protocole: le manifeste n'a pas de lieu spécifique pour s'afficher, ou plutôt, ses lieux sont mouvants, temporaires ou virtuels, telle la plate-forme internet *1000 manifestos*, par exemple. Assurer au public trois manifestes par soirée, une fois par mois, a permis de fixer le projet dans une

forme d'étrangeté. Les Laboratoires d'Aubervilliers ont su compléter la démarche par l'édition d'affiches conçues en direct, par le collectif de graphistes g.u.i., donnant à lire autant qu'à voir, avec une liberté totale d'appropriation. Joyeux Cabaret Voltaire, mais plus explicite, mieux documenté, encore incitatif.

Comme le lieu est équipé pour la scène, avec ses trois salles aménageables, les artistes ont montré, sans bornes techniques, des concerts cachés, des projections insolites et des jeux de piste. Ils ont patiné, clavardé, commenté des films, mené des kermesses, préconisé des conférences 2.0, ont lu, crié, chanté. L'hétéroclite était de mise, sans oublier le contenu, une réactivation subjective du sens. Pour mobiliser ces énergies, il fallait un lieu unique, solide, un vaisseau, pas une revue ou un journal.

SL: *Le titre est une référence au « degré 41 », le nom des éditions créées par le poète géorgien Iliazd. Pourquoi se placer sous le patronage d'un tel artiste ?*

DF: Mon obsession des paramétrages géographiques visant à montrer la reterritorialisation en marche dans toutes les strates de la société contemporaine a trouvé un écho dans cette indication de latitude : degré 41 est la latitude de Tbilissi, la ville d'Iliazd. « Degré 48 » souligne évidemment celle d'Aubervilliers. Ces titres/localisations sont indémodables. L'activisme avant-gardiste du poète géorgien a toutefois donné la véritable impulsion au projet. Occupé à réformer la poésie et sa langue, à enseigner ces mutations dans le cadre d'une université transposée à Tbilissi, donc à créer un lieu de rencontre ultra-moderniste, Iliazd a ouvert la voie à de nombreuses initiatives et a posé les jalons d'une école du manifeste.

Qu'importe l'absurdité, voire l'ineptie, d'une telle école. L'éloquence primant sur le contenu ferait ainsi de piètres élèves, pas évident. J'ai pu apprécier toutes les réticences associées au mot *manifeste* lorsque j'ai approché divers artistes pour « Degré 48 », leur demandant d'en proclamer un de leur choix : « inutile, obsolète, pour quoi faire ? » Tandis que chez certains autres : des « pourquoi pas », des « chiche », des « j'ai un truc pour vous », ont cinglé avec la même spontanéité. Il faut, au minimum, de bonnes volontés pour bousculer les habitudes, peut-être aussi une minuscule déterritorialisation, un léger déplacement géographique même aux portes de Paris, pour tordre un cadre trop figé. Iliazd n'a pas fait autre chose en rejoignant sa ville d'origine avec ses bagages, même si son entreprise de modernité nomade a pris un caractère temporaire, très prévisible.

SL: *Ainsi le rapport au contexte est annoncé dans le titre même de la programmation. Aubervilliers, sa géographie, qui provoque « une minuscule déterritorialisation » ; les Laboratoires, qui permettent la rencontre avec un public et la « mobilisation des énergies », et qui était aussi pour vous le cadre de votre résidence d'écriture. Pensez-vous que la « minuscule déterritorialisation » ait été effective – vous concernant ainsi que les artistes invités – et comment l'avez-vous ressentie ?*

DF: Je suis persuadé qu'artistes et écrivains invités se sont prêtés plus volontiers à l'exercice du manifeste en dehors de Paris plutôt que dans un lieu de l'hypercentre trop chargé historiquement. Remarque gratuite et peut-être sans fondements, mais on peut bien se persuader de ce qu'on veut, là encore, sans documentation à l'appui. La sensation

d'avoir à rejouer un rôle là où on ne l'attend pas n'est pas la même chose que de rejouer ce rôle. Et les plus perspicaces auront aussi noté que le manifeste est actuel, presque redondant. Cinéastes, politiciens ou activistes l'utilisent encore.

Je crois aussi que le quatrième élément fédérateur – les trois premiers étant : proclamer un manifeste, hors de Paris et aux Laboratoires d'Aubervilliers – est la connivence établie entre eux et moi. Mon argumentation était insolite, son rebond le plus spectaculaire étant de dire que j'aurais personnellement décliné une telle offre. Nous nous retrouvions donc rapidement à l'aise, les uns et les autres. L'anachronisme se muait en remix, l'inutile en utile puisque fièrement gratuit, le gag en réalité. Cette déterritorialisation devenait bien une reterritorialisation.

SL: *Qu'entendez-vous par « reterritorialisation en marche » dans la société contemporaine ?*

DF: Autre obsession géographique appartenant à ce que j'appelle hardiment la nouvelle ère géographique. L'individu est dorénavant tellement occupé à gérer une masse considérable d'informations, d'actions, d'organisations que seul le spatial peut lui redonner une sensation de développement continu et libre. Rien à voir avec voyages et découvertes, mais seulement avec redistribution, voire étalement, zonage. Quand le spatial s'associe à l'histoire, à l'identitaire, au communautaire, quel que soit le pays, il prend les dimensions d'une reterritorialisation qui pose de nouvelles questions à nos sociétés ou impose de nouvelles réponses, plus exactement. On veut à nouveau avoir la main sur ce qu'on considère être notre territoire. Inquiétant ou rassurant, selon les cas, mais incontournable, il me semble. Dans ce

contexte proliférant, les souverainetés individuelles seront sûrement les seules garantes de la liberté. Déterritorialisation et nomadisme, concepts émancipateurs d'une autre époque, semblent devoir être oubliés, du moins, contrariés.

SL: *Vous avez donc invité les artistes en argumentant que vous-même n'auriez pas accepté une telle invitation ; mais comment s'est fait le choix des invitations, et avez-vous travaillé ensemble dans l'élaboration des soirées ?*

DF: Le choix des artistes s'est fait selon un triple critère. Premièrement, un critère disons de proximité : amis, complices, amis d'amis. Deuxièmement, de curiosité complète : que pourrait dire un chanteur, un activiste des jeux vidéos, un conférencier inclassable, des chorégraphes, des écrivains sans revues, une revue sans édito ? Troisièmement, de collaboration : quelques soirées étant confiées à l'équipe des Laboratoires. On retrouve, là, mon indifférence aux enquêtes, aux préparations minutieuses et sélectives, au profit de la rapidité et d'un réseau tissé tout de même d'une véritable exigence esthétique.

Je le répète, mon travail a essentiellement consisté à passer commande : *tu accepterais de rédiger et proclamer un manifeste devant public ?* La suite a été un début de conversation sur la notion même de manifeste et surtout ce que j'entendais par là. Quand il y avait débat soutenu, je savais que l'artiste n'accepterait pas, quand deux trois de mes réponses suffisaient, je savais que l'artiste se chargerait de prendre les risques usuels de sa pratique en acceptant. Les conditions scéniques et les répétitions ont fait le reste. Le propre d'une gageure est d'agir avant de réagir.

SL: *Si un manifeste est avant tout l'affirmation d'une position, quelle fut celle des artistes qui répondirent positivement à votre invitation (si tant est que l'on puisse généraliser...)?*

DF: Eh bien précisément celle d'une position individuelle. Essentiellement l'appropriation de la notion de manifeste adossée à leur pratique artistique personnelle. Seuls, un groupe informel, un collectif de graphistes, un trio, quatre duos ont dérogé à cette règle de l'individu roi. Dans l'ensemble, chaque artiste est venu avec son regard, son détournement de l'objet. C'est exactement ce que je préconisais. La commande visait à faire faire, pas à mobiliser. Le manifeste devenait un outil d'éloquence, presque un objet trouvé, tant il est vrai qu'un manifeste voulant ostensiblement fédérer se serait dévoilé en un autre lieu. La variété des réponses y a gagné en étrangeté, en moments forts et perturbants, en énigmes. De toutes les notions incluses dans les projets littéraires et fictionnels, l'énigmatique et l'équivoque sont celles que je préfère.

SL: *J'ai été particulièrement marquée par le Manifeste de la Fonction Inverse de Fabrice Reymond, le manifeste du Grand Rewind, du retour en avant. « Je suis le manifeste antérieur, je récapitule les précédents, je résume les futurs. Antérieurs ou postérieurs? L'antérieur est en avant quand je suis un mammifère, il est en arrière quand je suis une époque. Ce qui est en avant dans l'espace est en arrière dans le temps. Je suis le manifeste antérieur, je ne rythme plus l'action, je suis en avant, comme la poésie. » Quel avenir pour le manifeste d'après-vous?*

DF: Comme vient de le suggérer si justement Fabrice Reymond, c'est plus d'un devenir du

manifeste dont il faut parler. Il se conjugue au présent car il n'attend que de lui. S'il incite, ce n'est même pas pour transformer, mais bien pour déplacer. Spatialement et en restant à vue. Le manifeste est toujours un objet aperçu, isolé, irrécupérable, presque démuni. S'il a une force de projection, c'est celle de transformer les hésitations en affirmations. Lui demander des comptes n'a aucun sens. Qu'on s'en empare ou pas, ne change rien à sa candeur fondatrice. Le devenir du manifeste est son embarrassante immédiateté.

portfolio

